

Chapitre 1

Pour son plus grand malheur, le jeune Tommaso Grassino, dit Maso, venait de trébucher sur la première victime assassinée.

C'était au début du mois de décembre, lors d'une de ces nuits glaciales proprement vénitiennes, quand l'eau des canaux semble se sublimer en gouttelettes, puis flotter le long des *calli** et tremper les vêtements des passants. Il faisait encore sombre quand Maso avait quitté à regret la tiédeur de son lit dans la maison de ses parents derrière le Campo San Polo. Mains dans les poches, il suivait dans la pénombre la rue du Ravano, en direction du pont du Rialto. Il se rendait à l'atelier de tissage de la soie de Calle Venier où il était apprenti, en plein cœur du *sestier** de Cannaregio.

Il n'y avait encore presque personne dehors, hormis un boulanger emmitoufflé dans sa cape qui rentrait chez lui après le travail et quelques patriciens un peu ivres au terme d'une nuit passée au Casin dei Nobili, la

maison de jeu du Campo San Barnaba qui se déployait à proximité.

On entendait les appels des garçons de *bàcari** et de tavernes que leurs patrons avaient envoyés ouvrir les volets des fenêtres donnant sur la rue et allumer le feu des cheminées. Ils attendaient les premières vagues de pêcheurs et de marchands de légumes venus se réchauffer d'une gorgée de vin avant de décharger leurs barques tout autour du grand marché du Rialto.

Maso pressait le pas le long de la célèbre rue et sifflait une barcarolle en faussant avec ferveur quand, à cause de la morsure du froid ou parce qu'il était parti trop vite de chez lui, une envie pressante le saisit.

Il s'engagea à droite dans le lacin de ruelles derrière San Silvestro, longea un passage couvert qu'éclairaient les derniers vacillements d'un lampion au bas d'une niche de la Vierge et s'introduisit dans l'obscurité d'une petite cour intérieure. Son pied heurta une masse indistincte sur le sol. Curieux, il se pencha et, dans la lueur ondoyante du lumignon, son regard rencontra deux yeux exorbités et une langue saillante, un visage défiguré par une grimace de terreur, une terreur qui était sans équivoque celle de la mort.

— Au secours ! hurla Maso d'une voix cassée.

Puis, dans un crescendo :

— Au secours ! Il y a un mort ici ! Aidez-moi, quelqu'un !

Mais il restait accroupi et continuait à soutenir la tête inerte sans même entendre les bruits de pas de ceux qui accouraient dans la *calle*.

Deux mains l'empoignèrent par les épaules et le clouèrent au mur, et une voix rauque hurla :

—Malheureux, qu'as-tu fait ?

Une autre voix, plus stridente cette fois, répondit :

—Il l'a tué !

En un rien de temps, il y eut un attroupelement. Des garçons des tavernes voisines arrivèrent ; l'un d'eux brandissait une lanterne. Les plus curieux se bousculèrent pour se pencher au-dessus du mort.

—Le pauvre bougre, il a été étranglé !

—Les sbires, appelez les sbires ! cria un homme grand et gros, sans doute un des portefaix du marché.

—Il mériterait qu'on l'exécute ici, tout de suite, suggéra un autre homme d'une voix aigrette.

Il avait une tête en forme de poire enfoncée dans les épaules et deux jambes courtes et arquées. Il parlait du pauvre Maso qui restait là, hagard.

Les maisons tout autour s'étaient brusquement réveillées. Des volets s'ouvraient en claquant au-dessus des têtes, des lampes s'allumaient, des femmes enveloppées dans des châles se postaient aux fenêtres.

—Il est vraiment mort ? demanda une vieille de là-haut.

—Il l'a étranglé, répondit quelqu'un. Mais on le lui fera payer...

—Attendez, ce n'est pas moi, je l'ai trouvé comme ça... balbutiait Maso dans tout ce tintamarre.

Mais personne ne l'écoutait. Il était de plus en plus effrayé, bousculé par des jeunes qui avaient entrepris de le livrer à la justice, tandis qu'autour du mort, la foule attirée par le chahut – des hommes et des femmes sommairement vêtus, des badauds curieux venus des rues avoisinantes – avait enflé jusqu'à envahir la cour intérieure et la *calle*.

—Dispersez-vous, allez-vous-en, entendit-on enfin.

La justice venait d'arriver sous les traits de quatre sbires en uniforme, bandoulière et bottes à l'écuyère incluses, et munis de lanternes. Pendant que deux d'entre eux prenaient en charge le pauvre Maso qui avait poussé un soupir de soulagement en les apercevant, les autres transportèrent le cadavre dans la *calle* et l'examinèrent avec attention. Une aube laiteuse s'était levée, juste assez claire pour leur permettre d'évaluer la situation.

—C'est un patricien, remarqua un des gardiens de la paix. Il porte une veste, une cape et des bas de soie.

—Mais un de ces patriciens sans le sou, répliqua son collègue. On le voit aux raccommodages de sa chemise et à sa perruque mitée.

C'était juste. La victime avait un aspect négligé.

—Il a été étranglé, poursuivit le premier. Il a encore une corde autour du cou. Et il a essayé de se défendre ; sa main agrippe un poignard. Regarde ! Le poignard est taché de sang. Il a sûrement blessé son assassin.

Il fallait éloigner les curieux et prendre une décision. Les sbires ne savaient que faire : on ne croise pas tous les jours des cadavres dans la rue à Venise. C'était même la première fois que ces quatre-là en trouvaient un, et la chose les impressionnait beaucoup.

—C'est une affaire pour ceux de la Quarantie criminelle*, nota sagement le plus jeune, un certain Antonio.

—En attendant, c'est nous qui nous en occupons, rétorqua un autre. Nous ne pouvons pas perdre la face. Commençons par disperser cette foule.

Ce ne fut pas aisé de convaincre tous ces gens survoltés de retourner vaquer à leurs occupations, mais

ils parvinrent enfin à se retrouver seuls avec Maso, aux côtés du cadavre.

— Qui est-ce ? demanda le plus âgé des sbires, un certain Luigi Biasio. Pourquoi l'as-tu tué ? Tu voulais le voler ?

— Je n'ai tué personne, se défendit le jeune garçon, plus blême que le mort. Je n'ai jamais vu cet homme de ma vie !

— Dans ce cas, que faisais-tu penché sur le cadavre quand on t'a trouvé ?

— Je me rendais au travail. J'ai eu envie d'uriner et je me suis caché dans le passage couvert. Quand j'ai trébuché sur lui, il était déjà mort.

Le grand garçon dégingandé aux oreilles décollées et au visage de lune, ébranlé par la peur et l'indignation, vêtu comme un ouvrier mais non sans distinction, n'avait effectivement pas l'air d'un criminel. Il fallait néanmoins le remettre entre les mains d'un magistrat.

Mais, que faire du mort ? Avant de l'exposer sur le pont de la Paille devant les prisons comme on le faisait avec tous les cadavres non identifiés, quelques recherches s'imposaient.

Un sbire se donna pour tâche de convoquer quelques boutiquiers des alentours pour une éventuelle identification. Et ce fut l'un de ceux-là, du nom de Zorzòn, propriétaire d'une petite boutique d'articles en tous genres, qui le reconnut.

— C'est Marino Barbaro, un *barnabotto**, déclara-t-il, un noble indigent qui habite près d'ici, derrière Ca' Rezzonico*. Il n'a jamais un sou en poche et il m'en doit beaucoup. Dieu sait maintenant quand je reverrai mon argent ! Tout de même, quelle triste fin...

Eh oui, un *barnabotto*, convinrent les sbires, un de ces aristocrates sans le sou qui vivent d'expédients et habitent dans de petits appartements que leur alloue la République dans la paroisse voisine de San Barnaba. Voilà qui expliquait sa tenue négligée.

Il n'y avait rien d'autre à faire, pour le moment, que le ramener chez lui. Deux des sbires, Luigi Biasio et le jeune Antonio, transformèrent un drap en civière de fortune et s'apprêtèrent à transporter le mort pendant que les autres, Giuseppe et Momo Serpieri, ligotaient les mains de Maso. Puis ils se dirigèrent vers le Rialto et, de là, jusqu'au palais des Doges et aux nouvelles prisons voisines.

La ville se réveillait. Sur le Grand Canal, devant l'Erbaria – le marché de gros au pied du palais des Camerlenghi – se pressaient des barges de transport, des radeaux, des chalands, des *caorline** débordant de légumes en provenance des îles que des marchands emmitoufflés disposaient au fur et à mesure sur les éventaires. Des exhortations, des appels, des voix rauques, des dialectes de la région et des ritournelles s'entrecroisaient dans l'air glacé.

Tout près, les *bragozzi** de Chioggia ou de Pellestrina que de robustes pêcheurs en cape et bonnet de laine propulsaient à l'aide de rames approvisionnaient la Pescheria, le marché aux poissons. Les paniers déversaient sur les étals un torrent argenté et frétilant de sardines, de petites soles et de maquereaux entre le rouge des homards et des rougets et le noir des anguilles. Les voix humaines montaient vers le ciel où elles s'entremêlaient au chant des oiseaux.

Les premiers clients arrivaient : femmes du peuple au bras glissé dans l'anse d'un cabas, petits vieux impatients de rencontrer quelqu'un avec qui bavarder, quelques moines mendiants.

De l'autre côté du pont, sur la Riva* del Vin, les porteurs déchargeaient les tonneaux et croisaient des bandes de jeunes patriciens enveloppés dans leur cape, qui, après une nuit de débauche, rentraient chez eux d'un pas chaloupé et les yeux battus, au bras de femmes lourdement maquillées.

Plié en deux entre les sbires, d'abord soulagé de ne pas avoir été mis en pièces par la populace, Maso ne voyait rien, n'entendait rien ; il vivait un cauchemar. Comment une chose pareille avait-elle pu lui arriver à lui, simple apprenti, qui n'avait jamais fait de mal à personne ? On ne pouvait pas l'accuser d'homicide, c'était un malentendu, on le libérerait bientôt.

Au-delà du pont, à la hauteur de l'église San Salvador, Giuseppe s'arrêta soudain, bousculant et faisant trébucher le pauvre Maso.

—Dis donc, Momo, lança-t-il à son collègue, le Gatto Nero est ouvert. Si on allait boire un verre de blanc pour se réchauffer ?

Disant cela, il ouvrit la porte de la gargote qui donnait sur la *calle*. Ils entrèrent tous les trois dans la grande salle que seul éclairait le feu d'une immense cheminée. On distinguait à peine dans cette pénombre le grand comptoir central au-dessus duquel des jambons et des salamis étaient suspendus à une poutre. Les rares clients attablés n'étaient que des ombres floues. Maso en fut soulagé, car être vu les menottes aux mains lui aurait été intolérable.

—Tu prendras bien un verre de vin, toi aussi ? lui demanda Giuseppe.

Maso secoua la tête. Il avait la gorge nouée et ne pouvait rien avaler. Tandis que les sbires vidaient allégrement un pichet de vin et nettoyaient un plat de petite friture au parfum alléchant, le jeune homme continuait de ruminer sa situation. Et ses parents ? se demandait-il. Qui les préviendrait ? Les pauvres, ils ne croiraient pas aux accusations portées contre lui, mais que pourraient-ils faire ? Bien peu, sans doute. Il était sûr cependant que Mlle Renier, la patronne de l'atelier de tissage qui le connaissait bien, prendrait sa défense. C'était une femme cultivée, une femme d'affaires ; elle saurait à qui s'adresser.

Le trio se remit en route le long des Mercerie*, la rue commerçante. Les boutiques de mode étaient encore fermées, mais il y avait de plus en plus d'animation : employés se rendant au bureau, artisans allant vers leurs ateliers, marchandes de beignets bien chauds et, en chemin vers le marché, des servantes que talonnaient des gondoliers désœuvrés. Maso ne voyait rien de tout cela, il gardait les yeux baissés de peur de croiser une connaissance tout en se demandant ce qu'il ferait pour s'en sortir. Mais oui, Mlle Chiara Renier viendrait à son secours, il en était sûr ; elle était si compétente et si instruite.

Penser à la patronne de l'atelier de tissage où il travaillait était presque parvenu à le rassurer quand, au moment où ils débouchaient sur la place Saint-Marc, Giuseppe, se sentant d'humeur macabre, donna une secousse à la corde qui tenait Maso attaché et pointa

du doigt les colonnes dressées sur la Piazzetta entre lesquelles avaient lieu les exécutions capitales.

—C'est là que tu finiras, s'exclama-t-il avec un rire.
Entre Marc et Théodore.

Maso se mit à sangloter comme un enfant.